# VI

# L'EGLISE ANTIOCHIENNE ET SA VOIE VERS L'UNITE

Cette étude se situe dans la problématique des divisions internes au patriarcat d'Antioche. Elle reprend, avec de légères retouches, une étude parue en arabe dans *«Al Maçarra»*, Janvier-Février 1981, pp. 38-56.



## Introduction

La Syrie naturelle est le berceau du christianisme.

A Jérusalem, le Christ est mort et ressuscité. A Jérusalem, l'Eglise a pris son départ le jour de la Pentecôte. Près de Damas, saint Paul est converti par le Seigneur et reçoit du ciel sa mission d'apôtre des Gentils. A Antioche, les disciples de Jésus reçoivent pour la première fois le nom de chrétiens. Et de cette ville, le message évangélique rayonna en Asie mineure et en Grèce. Edesse, avec la dynastie des Abgar, est le premier Etat devenu officiellement chrétien et la ville devint un centre important de rayonnement chrétien à l'Est de la Syrie.

La Syrie était le point de tangeance entre le monde chrétien et les Arabes, un carrefour de peuples et de civilisations et un creuset où se sont fondues la mentalité sémite et la mentalité grecque. Le christianisme y trouva un terrain propice pour l'épanouissement d'une liturgie et d'une théologie propres, un art architectural particulier s'y développa et la Syrie fut couverte de bonne heure de monuments chrétiens dont les vestiges sont encore debout aujourd'hui. Des hommes célèbres par leur science et leur sainteté s'y illustrèrent. Elle resta jusqu'au milieu du Ve siècle un des centres les plus importants du monde chrétien. La perte de son «leadership» correspond à peu près à la perte de son unité.

L'Eglise de Syrie avait conservé son unité et sa cohérence sous l'autorité de son chef, le patriarche d'Antioche, tant que les diverses ethnies vivaient en harmonie et en symbiose. Puis, divers facteurs théologiques et culturels, politiques et ethnologiques, ont amené la scission du patriarcat d'Antioche en plusieurs communautés.

Après le concile de Chalcédoine réuni en 451, qui condamna Eutychès et définit que le Christ est en deux natures distinctes et sans confusion dans l'unité de l'hypostase du Verbe, l'opinion ne tarda pas à être divisée à l'intérieur de

l'épiscopat et du peuple sur l'attitude à prendre concernant le Concile.

Le patriarche Maxime, dont personne ne conteste la légitimité, approuva ainsi que son épiscopat les décrets conciliaires. L'opposition au Concile ne se manifesta que quelques dizaines d'années plus tard, à partir des régions orientales du patriarcat. Et après une période d'hésitation, les positions furent fixées et le patriarcat fut scindé en deux groupes l'un approuvant le Concile, l'autre le refusant. Les partisans du Concile sont représentés aujourd'hui dans l'Eglise dite melkite et les opposants, dans l'Eglise dite syrienne. Chaque groupe eut son patriarche et son épiscopat. Mais le siège de Rome avec le monde occidental, le siège de Constantinople avec le monde byzantin, ne reconnaissaient que le patriarche melkite, de même le pouvoir impérial dans la capitale byzantine.

La conquête arabe consacra la division et reconnut les mêmes droits aux deux groupes. Chacun commença à suivre une évolution autonome. La communauté chalcédonienne se rapprocha des byzantins et fut surnommée par ses adversaires «melkite», ou partisane de l'empereur. La communauté non chacédonienne délaissa l'usage du grec pour marquer davantage son caractère syriaque. Ses adversaires la surnommèrent «jacobite», du nom de Jacques Baradée qui réorganisa sa hiérarchie au milieu du VIe siècle.

Au VIIe siècle, une nouvelle scission à l'intérieur de l'Eglise melkite donna naissance aux maronites. Les chroniqueurs syriens de l'époque distinguent entre les melkites maximianistes et les melkites maronites. Ils entendent par «maximianistes», les partisans de saint Maxime le Confesseur, défenseur de la double volonté dans le Christ, doctrine reconnue officiellement par le 6ème concile oecuménique de 681, troisième de Constantinople, qui condamna les monothélites ou partisans de l'unique volonté dans le Christ. L'empereur Héraclius avait essayé d'imposer cette doctrine comme un



compromis pour refaire l'unité entre les partisans et les adversaires de Chalcédoine. Mais il n'aboutit qu'à une nouvelle brisure. Il n'y a aucune trace de relations canoniques entre les maronites et les autres sièges apostoliques avant les Croisades.

Le patriarche d'Antioche exerçait aussi dans les premiers siècles, une certaine autorité sur les Eglises des régions de l'Empire perse (l'Irak et l'Iran actuels). Mais l'Eglise de Perse proclama son indépendance totale par rapport à Antioche au début du Vème siècle, par suite des hostilités permanentes entre les deux empires romain et perse. Puis l'Eglise de Perse adopta officiellement la doctrine nestorienne professant deux personnes dans le Christ, quand les partisans de cette doctrine étaient pourchassés dans l'Empire romain notamment à Edesse. Mais en marge de l'Eglise officielle de Perse, se maintinrent des minorités qui restèrent rattachées à Antioche, tant à la hiérarchie melkite qu'à la hiérarchie monophysite.

Les historiens arabes anciens divisent les chrétiens en trois confessions: les Jacobites, les Nestoriens et les Melkites.

Les Jacobites confessent une seule personne et une seule nature dans le Christ. Ils habitent la Syrie, l'Egypte et l'Ethiopie. Le terme de Jacobite s'applique aux Coptes d'Egypte eux-mêmes. Les Arméniens ont une doctrine christologique analogue malgré certaines nuances et leur communion avec les Syriens et les Coptes n'était pas permanente.

Les Nestoriens professent deux personnes et deux natures dans le Christ. Ils habitent surtout l'Irak, l'Iran, l'Asie Centrale et l'Inde, et leurs missions atteignirent la Chine.

Le mot «Syrien» ne désignait pas de confession particulière. Il était appliqué tant aux Jacobites qu'aux Nestoriens. On appelait aussi les Nestoriens «syriens orientaux» et les Jacobites «syriens occidentaux». Ils différaient en dehors de leur couleur théologique, par la façon d'écrire et de prononcer le syriaque.

Les Melkites professent une seule personne mais deux

natures dans le Christ. Ce sont les Chalcédoniens des régions de l'empire arabe, la Syrie, la Palestine et l'Egypte, mais parfois aussi les chrétiens d'Occident soumis au Pape de Rome et les chrétiens de l'empire byzantin comme ceux qui tournent dans son orbite religieuse: les Bulgares et les Russes. Les historiens arabes considèrent que les Melkites arabes, les Byzantins et les Latins d'Occident ne forment qu'une même confession et que le pape de Rome est le chef suprême de la confession melkite, bien que le terme «melkite» soit ordinairement restreint aux Chalcédoniens de l'Empire arabe pour les distinguer des «Roums» (byzantins) et des «Francs» (les Occidentaux). Les patriarches melkites d'Antioche ont été envoyés plus d'une fois à Constantinople comme médiateurs entre les califes et les empereurs. Quand le conflit éclata entre Constantinople et Rome pour des raisons principalement administratives, politiques et culturelles, les Melkites restèrent longtemps en marge du conflit, bien qu'ils fussent plus proches par la nature même des choses de la position de Constantinople. Pierre III, patriarche d'Antioche, essaya en vain de s'interposer entre Cérulaire, patriarche de Constantinople et Léon IX, pape de Rome, pour éviter la rupture de 1054. Les Melkites jubilèrent lors de la réconciliation entre les deux parties opérée à Florence. Cette réconciliation s'avéra malheureusement superficielle et éphémère.

Quand le contact effectif put être repris entre les pays d'Orient soumis à l'Islam et l'Occident chrétien, au cours des XVIe et XVIIe siècles, les Melkites furent acculés à préciser leurs positions. Une partie des Melkites se rallia à Rome, l'autre à Constantinople. Après une période où les patriarches essayèrent de garder leur double communion avec Rome et Constantinople, les Melkites furent scindés en deux patriarcats au début du XVIIIe siècle. Un mouvement analogue scinda en deux les communautés jacobite et nestorienne, de même que les Arméniens et plus tard les Coptes.



Le patriarcat d'Antioche que nous envisageons en particulier, se trouva muni de cinq patriarches: le patriarche grec-orthodoxe, le patriarche grec-catholique, le patriarche syrien-orthodoxe, le patriarche syrien-catholique, le patriarche maronite, sans parler des autres communautés chrétiennes venues de l'extérieur.

Dans l'atmosphère oecuménique où nous vivons, tous sentent le besoin de l'unité. L'estime mutuelle remplace les querelles violentes, mais il n'y a pas encore de dialogue véritable. Les séquelles du passé ne se sont point effacées. Des conceptions erronées ou inadéquates restent vivantes dans les mentalités et nous avons tous besoin de nous renouveler et d'élargir nos conceptions pour revenir à nos origines et à notre unité afin de pouvoir accomplir notre mission commune dans le monde d'aujourd'hui et la société unique où nous vivons. Aucune communauté ne peut prétendre qu'elle représente à elle seule l'Eglise d'Antioche primitive. Chacune a mis en relief certains aspects. Pour retrouver l'unité, nous devons tous mourir à une part de nous-mêmes en vue d'une fidélité plus complète.

Nous allons essayer avec le plus d'objectivité et d'impartialité possibles, de préciser les choses pour mettre au clair la véritable identité de chacun des groupes et les raisons des divisions, pour reconnaître la voie tracée devant nous pour parvenir à l'unité. A quoi nous sert-il d'avoir la foi jusqu'à transporter les montagnes si nous n'avons pas la charité? De quel profit peut nous être l'Orthodoxie si nous ne respectons pas et n'aimons pas ceux qui sont de bonne foi, d'une autre opinion que nous?

Nous ne voulons pas raviver les anciennes blessures. Mais le Corps de l'Eglise saigne toujours et sa blessure ne doit pas se fermer avant d'être désinfectée. Certaines blessures ont besoin d'être débridées avant d'être enduites du baume guérisseur.

Nous essayerons de faire cela avec délicatesse, car la blessure est nôtre.

## La situation primitive.

### I - Les éléments ethniques du patriarcat d'Antioche.

A l'aube du christianisme, la Syrie était une province romaine ayant pour capitale Antioche. Elle s'étendait du Taurus au désert du Sinaï et de la mer Méditerranée aux frontières perses, à l'Est de l'Euphrate.

Les Romains entendaient par «Syriens», les habitants autochtones de cette région qui étaient un amalgame des anciennes peuplades sémites qui s'installèrent au cours des siècles dans la Syrie naturelle: Cananéens, Phéniciens, Amorrhéens, Araméens et autres.

Par suite de la conquête d'Alexandre, plusieurs villes grecques furent fondées en Syrie, dont Antioche elle-même, Apamée, Laodicée, les villes de la Décapole dans le Golan, et la Transjordanie. Un bon nombre des troupes d'Alexandre restèrent en Syrie et se mélangèrent aux habitants du pays. D'autres vagues vinrent par la suite grossir cet élément grec.

En dehors de ces arrivées venues du Nord et de l'Ouest, affluèrent en Syrie du Sud et de l'Est, des tribus arabes, notamment Yéménites. A part les Nabatéens et les Palmyréniens qui eurent pour quelque temps leur propre empire indépendant, et les Abgars d'Edesse qui étaient de souche arabe, signalons les tribus de Tanoukh, de Qoda'a, de Kalb ainsi que les Ghassanides. Les éléments arabes formaient la majorité des habitants dans des villes comme Pétra, Bosra et Palmyre. Mais la plupart vivaient sous les tentes dans le désert syrien, puis venaient s'installer dans les banlieues des villes limitrophes du désert et se mêlaient peu à peu aux habitants.

Le christianisme se répandit parmi toutes ces ethnies qui



étaient païennes d'origine et parmi les diverses colonies juives qui vivaient groupées sur elles-mêmes dans les grandes cités.

### II — Les langues de culture.

Avant la conquête grecque l'araméen était la langue usuelle en Syrie. Cette langue étant devenue la langue officielle et diplomatique de tout l'Orient, conquit l'empire perse lui-même. Les Juifs l'adoptèrent, délaissant la langue hébraïque. Certaines parties de l'Ancien Testament et l'évangile original de Matthieu ont été écrits dans cette langue.

Après la conquête d'Alexandre, la Syrie acquit un caractère grec. Les villes et les personnes cultivées prirent des noms grecs. Les mœurs grecques se répandirent en Syrie et la langue grecque devint celle de l'administration et de la culture. Les auteurs du Nouveau Testament utilisent le grec. L'immense majorité des Pères de l'Eglise syro-palestinienne, jusqu'au VIe siècle, écrivent en grec, tels saint Ignace et Théophile, archevêques d'Antioche, saint Justin de Naplouse, Eusèbe de Césarée, saint Cyrille de Jérusalem, saint Epiphane, saint Jean Chrysostome, Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr, Socrate, Sozomène, le pseudo-Denys, Romain le Mélode, etc.

Le grec était la langue officielle utilisée dans les conciles oecuméniques et provinciaux et dans les correspondances ecclésiastiques. Le livre des Constitutions apostoliques qui consigne les usages liturgiques et juridiques antiochiens a été écrit en grec. La liturgie et l'homélie se faisaient en grec, au moins dans les villes, et l'on traduisait en syriaque les lectures et l'homélie pour les gens simples qui ne comprenaient pas le grec. C'est ce qui ressort du témoignage de la pèlerine espagnole Ethérie qui visita les Lieux Saints vers la fin du IVème siècle et relata en détail son voyage. Elle raconte que les prières étaient célébrées en grec dans l'église de l'Anastasis et que l'on traduisait les lectures et l'homélie en syriaque.

Une anecdote de l'histoire religieuse de Théodoret de Cyr nous renseigne sur la situation linguistique en Syrie au début du Vème siècle. Publius fonda sur les bords de l'Euphrate, à Zeugma, au Nord de Jarablos, un monastère où les prières étaient dites en grec. Quand des paysans du voisinage voulurent s'adjoindre aux moines, comme ils ne parlaient que le syriaque, Publius leur construisit un monastère contigu au premier. Les deux groupes se réunissaient dans l'église commune et psalmodiaient les Psaumes, alternant le grec et le syriaque.

Le grec ne faisait pas figure en Syrie de langue étrangère. Il était tellement implanté comme langue de culture qu'il résista à la langue des colonisateurs romains. Avant le VIème siècle, les Syriens de souche utilisaient le grec sans aucun problème. La littérature syriaque est née dans les régions orientales limitrophes de l'Empire perse avec Tatien et Bardesane, aux IIe et IIIe siècles. Saint Ephrem qui écrit en syriaque au IVe siècle, est originaire de Nisibe. Avec la renaissance nationale syrienne et la réaction antibyzantine et antichalcédonienne, l'usage littéraire du syriaque prit de la consistance à la fin du Vème siècle et prévalut finalement dans la branche monophysite.

Mais, si avant le VIe siècle, le grec est la langue culturelle usuelle en Syrie, il ne faut pas croire pour cela que la majorité des habitants étaient grecs ou parlaient grec. Le peuple resta en général attaché au syriaque. Si l'un ou l'autre écrivain, tel Jean Chrysostome, originaire d'Antioche, ignorait le syriaque, la plupart d'entre eux comprenaient les deux langues. Beaucoup d'autres considérés comme grecs, étaient d'authentiques syriens, tel Eusèbe de Césarée, qui consulta les documents syriaques conservés à Edesse. Un indice incontestable de la permanence de l'usage du syriaque chez le peuple, c'est que les villes qui avaient pris un nom grec après la conquête d'Alexandre, retrouvèrent leur nom sémitique mille ans après, avec la conquête arabe. Ainsi Ptolémaïs redevint Acca, Bérée Alep, Hiérapolis Mambij, Epiphania Hama, Philadelphia Amman, Byblos Jbail, Heliopolis Baalbecq.



Dans la question de la langue et de la culture de la Syrie chrétienne antique, il faut tenir une position équilibrée et considérer la littérature ecclésiastique tant grecque que syriaque, née sur son territoire, comme authentiquement syrienne.

A part ces deux langues, l'arabe était encore utilisé en Syrie parmi les tribus arabes installées dans le pays. Mais il n'y a pas trace d'une littérature arabe chrétienne avant l'Islam.

Après la conquête arabe, l'usage du grec ne fit que régresser. Le calife omayyade Abdel Malik arabisa l'administration, un grand nombre des classes hellénisées émigrèrent dans l'empire byzantin et le peuple se mit à parler arabe, langue toute proche du syriaque. Si Jean Damascène écrit encore en grec ses célèbres œuvres théologiques et polémiques, au milieu du VIIIème siècle, au Xème siècle, Costa ibn Louca fut obligé de se diriger vers les terres byzantines pour bien posséder cette langue. Il faut cependant reconnaître que, jusqu'au IXème siècle, on trouvait encore, même dans la branche non chalcédonienne, une élite possédant suffisamment bien le grec pour pouvoir traduire de cette langue en arabe les principales œuvres philosophiques et scientifiques de l'Antiquité.

Le syriaque eut la vie un peu plus longue que le grec. Mais assez tôt, l'arabe le supplanta comme langue parlée et langue de culture. L'usage du syriaque fut restreint dès lors à la liturgie, sauf dans quelques régions montagneuses.

Une littérature arabe chrétienne prit naissance à laquelle participèrent toutes les communautés chrétiennes. Après l'unité culturelle autour du grec jusqu'au Ve siècle et le dédoublement gréco-syriaque du VIe au IXe siècle, l'unité culturelle des chrétiens est refaite autour de l'arabe.

### III — L'organisation ecclésiastique.

Malgré la diversité des ethnies et des langues, les chrétiens

de la Syrie naturelle, le diocèse d'Orient, formaient une unité ecclésiale et administrative sous la houlette du patriarche d'Antioche. Le Concile de Nicée avait reconnu cette autorité supérieure de l'évêque d'Antioche comme celle de l'évêque d'Alexandrie et de l'évêque de Rome. Le concile de Constantinople, en 381, reconnut aussi le rôle spécial qu'acquit l'évêque de la nouvelle capitale impériale.

Le diocèse d'Orient (la Syrie naturelle) était divisé en quinze provinces civiles auxquelles correspondaient quinze provinces ecclésiastiques, présidées chacune par un métropolite. Le concile de Chalcédoine, en 451, détacha les trois provinces de Palestine dépendant originairement du patriarcat d'Antioche, pour former un cinquième patriarcat, celui de Jérusalem. Mais l'Eglise syrienne orthodoxe qui ne reconnaît pas le concile de Chalcédoine, ne reconnaît que les quatre premiers patriarcats.

En dehors de la Syrie, le patriarche d'Antioche exerçait une certaine autorité sur les chrétiens de l'Empire perse. Mais les chrétiens de ces régions coupèrent leurs liens avec l'Eglise antiochienne au début du Vème siècle. Et quand la majorité adopta la doctrine nestorienne professée par son chef, le catholicos patriarche de Séleucie Ctésiphon, les autres chrétiens restèrent rattachés à Antioche. Le patriarche melkite d'Antioche était représenté par un archevêque du titre de catholicos, et le patriarche jacobite par un métropolite du titre de maphrian. Des liens spéciaux reliaient aussi la Géorgie au patriarche melkite d'Antioche, liens qui persistèrent jusqu'au XVIIe siècle.

Le patriarche d'Antioche était uni aux autres patriarches par les liens de l'intercommunion, de la reconnaissance mutuelle et de la fraternité dans la confession d'une foi unique. L'évêque de Rome exerçait une responsabilité spéciale à l'égard des autres patriarches en vue de la sauvegarde de l'unité de



l'Eglise. Mais son autorité n'était pas assez précisée dans les premiers siècles. Et quand éclataient des conflits majeurs, ils étaient résolus par la consultation entre les divers patriarches et les évêques influents ou par la réunion d'un concile oecuménique groupant tous les évêques de l'Oikouméni. Le concile oecuménique obligeait tous les chrétiens et le pouvoir impérial byzantin se considérait responsable de l'application de ses décrets. Quand un conflit éclatait entre les divers sièges patriarcaux, le siège de Rome restait l'arbitre des relations interecclésiales. Ce rôle du «premier siège» n'est pas une intrusion indue dans les affaires des autres ou une usurpation de pouvoir mais un service nécessaire pour la sauvegarde de l'unité de l'Eglise et la rectitude de la foi.

*Le rite antiochien..*

Les régions dépendant d'Antioche se différenciaient des autres par le rite particulier utilisé dans les cérémonies religieuses ou liturgie. Ce rite est connu sous le nom de rite antiochien. Le rite utilisé en Syrie dans le premiers siècles n'avait pas encore acquis toutes ses caractéristiques et il évolua au cours des siècles. Du rite d'Antioche dérivent les rites byzantin, arménien et chaldéen.

Quand le patriarcat d'Antioche se divisa, chaque branche développa le rite antiochien original d'une façon indépendante. La branche melkite pencha peu à peu vers le rite byzantin tout en conservant quelques particularités propres et utilisa dans ses prières le grec, le syriaque et l'arabe. La branche maronite subit l'influence des pratiques et du rite de l'Eglise romaine. La branche syriaque, malgré son évolution propre, resta davantage en harmonie avec le rite antique d'Antioche, mais il délaissa l'usage du grec qui était prédominant dans les villes et ne conserva que quelques formules grecques, vestige de l'usage primitif de cette langue dans le rite d'Antioche.

*La théologie d'Antioche.*

L'Eglise d'Antioche n'avait pas de doctrine propre à elle. Ses évêques et ses théologiens coopérèrent efficacement à l'élaboration et à l'éclaircissement du dogme officiel de l'Eglise. Eustathe, l'évêque d'Antioche en 325, fut l'un des principaux défenseurs du Concile de Nicée qui définit la divinité du Verbe et son identité substantielle avec le Père. Il fut aussi la première victime de l'opposition déchaînée contre le Concile. Cette opposition soulevée au sein de l'épiscopat oriental, provenait, soit du fait que certains récusaient la conception orthodoxe du dogme trinitaire, soit du fait qu'ils considéraient le terme «homoousios» utilisé par le Concile, comme ambigu et pouvant prêter flanc à une conception niant la distinction réelle des personnes. Ce terme n'avait-il pas été utilisé dans ce sens par Paul de Samosate et condamné au concile d'Antioche de 268? Il y eut un schisme au sein de l'Eglise d'Antioche comme dans d'autres régions. Mais par suite de la modération des Pères cappadociens, tels saint Basile le Grand, et l'équilibre de pensée de l'évêque d'Antioche, saint Mélèce, l'accord se fit à l'intérieur de l'épiscopat orthodoxe. Le concile de Constantinople, en 381, sanctionna ces éclaircissements et cette unité. L'évêque d'Antioche, saint Mélèce, présidait le Concile lors de son ouverture.

Après l'éclaircissement du dogme trinitaire et l'unanimité réalisée à son sujet ainsi que la disparition des schismes que suscita sa discussion, un autre problème aigu fut soulevé, celui de la réalité de l'Incarnation du Christ, c'est-à-dire la relation de l'humain et du divin dans le Christ.

Certains maximalistes, dans leur défense du Concile de Nicée et de la divinité du Verbe, se mirent à minimiser le caractère humain dans le Christ. Apollinaire, évêque de Laodicée, en Syrie, émit l'opinion que le Verbe jouait dans le Christ le rôle de l'âme raisonnable. Le Verbe s'unit à un corps, non à une nature humaine complète. L'expression «unique est la nature du Christ incarnée» vient de lui. Apollinaire fut



condamné et ses opinions n'eurent pas beaucoup de succès de son vivant. Mais ses partisans divulguèrent sa pensée en diffusant ses écrits sous le couvert du nom de Pères célèbres, tels Athanase d'Alexandrie et ce notamment dans les milieux égyptiens.

L'on sait que les théologiens de l'école d'Alexandrie insistaient sur l'unité dans le Christ et son caractère divin et préconisaient en exégèse le sens spirituel et allégorique. Par contre, les théologiens de l'école d'Antioche penchaient plutôt vers l'exégèse littérale et historique et insistaient sur la vie terrestre de Jésus et la réalité de l'humanité du Christ unie à la divinité. Ils réagirent contre les erreurs d'Apollinaire insistant sur la dualité dans le Christ un et la réalité et la perfection de son caractère humain, car, si le Christ n'avait pas assumé une nature humaine complète, la rédemption n'aurait pas eu lieu, et nous n'aurions pas été divinisés. Antiochiens et Alexandrins étaient d'accord sur le fond du mystère: le fait que le Christ un est Dieu parfait et Homme parfait, mais ils différaient dans la manière d'exprimer l'union entre les deux éléments et la façon de l'expliquer.

Quand Nestorius, originaire d'Antioche, fut promu au siège de Constantinople, il commença par pourchasser les hérésies et les derniers adeptes de l'arianisme. Il prit ombrage du titre de «Theotokos» traditionnellement attribué à la Mère de Jésus, car il pouvait prêter à équivoque et faire croire que la divinité du Verbe était d'un ordre inférieur puisque soumise à la génération. Derrière l'opposition à l'emploi d'un terme ambigu se cachait une conception spéciale de l'union du divin et de l'humain dans le Christ et de la nature de l'Incarnation. L'Eglise se trouvait acculée à préciser officiellement sa conception du mystère. Et comme l'élucidation du mystère trinitaire dut requérir deux conciles, puisque le Concile de Nicée insista sur l'unité de substance du Père et du Fils dans sa condamnation d'Arius, et que le Concile de Constantinople mit au clair la

distinction des Personnes, ainsi l'élucidation du mystère de l'Incarnation requit à son tour deux conciles: le Concile d'Ephèse, réuni en 431 et présidé par saint Cyrille d'Alexandrie, qui condamna Nestorius et insista sur l'unité existentielle dans le Christ, et le Concile de Chalcédoine, réuni en 451 contre Eutychès, qui élucida le deuxième aspect du mystère, à savoir la réalité de l'humanité et de la divinité maintenues sans confusion dans l'unité du Christ.

Il n'y a pas lieu de discuter ces questions théologiques épineuses. Du point de vue historique, il faut reconnaître que le patriarche d'Antioche Jean et son épiscopat n'étaient pas à l'aise avec les affirmations de saint Cyrille qui prévalurent au concile d'Ephèse, car elles n'éclairaient qu'un seul point de vue des choses. L'entente ne se réalisa entre les deux sièges d'Antioche et d'Alexandrie qu'en 433, quand Cyrille présenta quelques éclaircissements et qu'il accepta certains points de la doctrine antiochienne, telle la permanence des deux natures après l'union. Mais, comme il arrive assez souvent, les intransigeants du parti cyrillien le blâmèrent pour ses concessions aux Antiochiens, comme certains évêques antiochiens boudèrent leur patriarche Jean pour son accord avec Cyrille. Le Concile de Chalcédoine en 451, prit en considération le point de vue antiochien et réalisa l'équilibre entre les deux conceptions complémentaires d'Alexandrie et d'Antioche grâce à la théologie romaine que présenta saint Léon dans son Tome. Le patriarche d'Antioche, Maxime, et son épiscopat quittèrent le Concile, satisfaits.

### La rupture

On était en droit d'attendre que le Concile de Chalcédoine pacifie l'Eglise comme l'avait fait le Concile de Constantinople. Il en aurait été ainsi si les choses avaient été prises avec considération et objectivité sans que s'intermêlent les questions personnelles puis nationales. Le concile avait condamné le



patriarche d'Alexandrie, Dioscore, successeur de Cyrille, pour ses agissements anticanoniques à l'égard des Antiochiens (notamment dans l'affaire du «brigandage d'Ephèse»). La définition adoptée par le concile paraissait se désister des formules cyrilliennes.Les Egyptiens virent là une double injure à leur égard et l'opposition au concile prit en Egypte l'aspect d'une révolte armée. L'on mit à mort le patriarche nommé par le concile en remplacement de Dioscore, et les partisans du Concile restèrent minoritaires en Egypte.

En Syrie, Cyrille, mort en 444, ne manquait pas totalement d'admirateurs et de partisans, et à leur tête, Rabboula, évêque d'Edesse. L'opposition au Concile prit corps peu à peu, notamment dans les provinces orientales de la Syrie. Au temps des empereurs Zénon (474-490) et Anastase (491-518) qui lâchèrent le Concile et voulurent imposer une formule de compromis (l'hénotique), deux patriarches opposés à Chalcédoine montèrent sur le siège d'Antioche, Pierre le Foulon (de 464 à 490, par intermittence) et Sévère (512-518), après l'exclusion de leurs prédécesseurs chalcédoniens toujours en vie. L'empereur Justin déposa Sévère en 518 et pourchassa les opposants au Concile. Justinien, de son côté, employa tantôt la dialogue tantôt la force pour restaurer l'unité de l'Eglise et amener les opposants à l'acceptation du Concile.

Il faillit réussir. Il ne restait plus en Syrie que trois évêques opposants, cachés. Mais le moine syrien Jacques Baradée reçut alors la consécration épiscopale de la main d'évêques monophysites exilés à Constantinople, avec la complicité de l'impératrice Théodora, syrienne d'origine et protectrice de l'opposition. Jacques Baradée se mit à parcourir les régions d'Orient et à consacrer des évêques monophysites, fort de l'appui du phylarque ghassanide El Harith bin Gabala. Il y eut alors deux hiérarchies parallèles. L'opposition au Concile prit alors en Syrie, au milieu du VIe siècle, le caractère de défi à l'égard de l'autorité centrale byzantine qui commençait à se

disloquer. Les opposants surnommèrent les partisans du Concile «melkites», c'est-à-dire partisans de l'empereur, et ceux-ci surnommèrent leurs adversaires «jacobites» ou partisans de Jacques Baradée. La scission à l'intérieur du patriarcat d'Antioche ne se fit pas à base de l'ethnie, de la langue ou du rite, car les deux partis ne différaient point entre eux de ces points de vue. Les raisons du succès de l'opposition paraissent être l'ascendant théologique et spirituel de l'Egypte (l'école d'Alexandrie, le monachisme égyptien), puis l'impopularité du régime byzantin et la renaissance de l'esprit national.

Les régions méridionales de la Syrie naturelle, c'est-à-dire la Palestine, le Hauran et la Transjordanie restèrent dans leur immense majorité favorables au Concile. Les Ghassanides qui avaient au début appuyé les évêques opposés au Concile, abandonnèrent par la suite leur opposition. En Palestine, saint Euthyme et saint Sabbas maintinrent les moines dans l'obédience chalcédonienne malgré l'ébullition du début. C'est pourquoi, on ne trouve plus au Hauran, en Transjordanie et en Palestine que des groupes très restreints de non chalcédoniens.

Dans les provinces orientales, mésopotamiennes, les opinions furent divisées dès le début. Après Rabboula, évêque d'Edesse, partisan de Cyrille, son successeur, Ibas d'Edesse, fut un chaud partisan de la théologie antiochienne. Mais, lors de la réaction de Zénon et d'Anastase, les partisans de la théologie antiochienne, pourchassés de la Mésopotamie syrienne, passèrent dans l'empire perse et travaillèrent à implanter là la doctrine nestorienne. Durant l'invasion de Chosroès qui domina les régions orientales et septentrionales de la Syrie durant plusieurs années, les Perses chassèrent les évêques partisans du Concile et placèrent des évêques opposés à la doctrine officielle de l'empire byzantin. Pour ces deux raisons et pour le caractère plus superficiel de la culture grecque à l'Est de l'Euphrate, la présence melkite se trouva affaiblie dans ces régions, bien que les Melkites gardassent encore une position



non négligeable à Harran et à Edesse. Quand Héraclius, vainquit les Perses et récupéra ces régions, il remit la grande église d'Edesse aux Melkites, église qui resta en leur possession jusqu'après la conquête arabe.

Dans les autres régions de la Syrie, les deux partis se trouvaient à égalité. Mais il semble que les Melkites restèrent majoritaires dans les grandes villes, notamment à Antioche, où les patriarches opposés au Concile ne purent demeurer après l'exil de Sévère. A Alep et à Damas, les Melkites restaient en possession de la grande église. A la campagne, un grand nombre resta fidèle au Concile. Les monastères restèrent partagés entre les deux obédiences dans la Syrie première et la Syrie seconde. Des luttes féroces s'engagèrent parfois entre les moines. Actuellement, la majorité des chrétiens syriens ruraux sont melkites. Il ne reste d'antichalcédoniens dans la Syrie rurale, à l'Ouest de l'Euphrate, que des groupes restreints, notamment au Sud-Est de Homs. Il était nécessaire de faire ces remarques, car certains voudraient présenter l'Eglise melkite comme une intruse, étrangère au pays.

Le régime byzantin ne reconnut pas la division établie et chercha toujours à refaire l'unité. Après la conquête arabe, le régime islamique reconnut, lui, la division et la consacra. Il favorisa même au début le groupe jacobite opposé à l'ennemi byzantin. Le régime ottoman, par la suite, considéra chaque groupe comme une ethnie soumise à son patriarche, un peu comme dans les Balkans; l'appartenance à la communauté ecclésiale devint comme une allégeance nationale.

### Les branches antiochiennes

Ressentant la douleur de la division et cherchant à rétablir l'unité entre les deux branches principales de l'Eglise d'Antioche, nous voulons éclaircir certains points et apprendre à nous connaître. Les noms qui nous sont accolés ne désignent point notre véritable identité et comportent bien des ambiguïtés qui ont besoin d'être clarifiées.

A. **Les noms de la communauté opposée à Chalcédoine.**

*1. L'Eglise syrienne. Les Syriens (ou Syriaques).*

Ce nom n'est ni co-extensif ni exclusif. Les Syriens ne sont pas tous partisans de cette Eglise. Il y a les nestoriens et l'immense majorité des chalcédoniens qui sont de véritables syriens. Quand les habitants d'une contrée ou les moines d'un monastère sont dits syriens ou syriaques, cela ne veut point dire nécessairement qu'ils appartiennent à l'Eglise dite maintenant syrienne orthodoxe, car ils pourraient être melkites ou nestoriens.

Et puis les adeptes de l'Eglise dite syrienne ne sont pas tous syriens. Des éléments hellènes de la Syrie et du Sud de l'Asie Mineure s'y sont rattachés. Les personnes cultivées continuaient à écrire en grec jusqu'au VIe siècle, tel Sévère d'Antioche lui-même. Il y avait aussi les tribus arabes de Taglib et de Tay et un moment les Ghassanides qui dépendaient de cette Eglise. Quand le poète arabe Al Akhtal est dit «syrien», cela ne vaut que pour une acception particulière de ce mot. Quant aux chrétiens malabars de l'Inde qui suivent le rite syriaque, ils ne peuvent être dits syriens que dans une acception élargie du mot. L'on sait que ce sont d'authentiques Indiens qui dépendaient jusqu'au XVIe siècle de l'Eglise nestorienne. La majorité devint catholique lors de la conquête portugaise mais le parti opposé à l'union avec Rome et à l'influence latinisante occidentale se rattacha au patriarcat «syrien» d'Antioche (parce que le patriarcat nestorien de qui ils dépendaient originairement était en ce moment en communion avec Rome et était devenu le patriarcat chaldéen).

Le mot «syrien» comporte quatre acceptions: ethnique, linguistique, liturgique, et confessionnelle. Il peut s'appliquer à un groupe suivant telle acception, mais non selon l'autre. Les Malabars ne sont syriens que du point de vue du rite, mais point de la confession (entendu dans le sens de l'Eglise syrienne



orthodoxe). Les Melkites sont syriens du point de vue de l'ethnie et de la langue et, pour quelque temps, du rite, mais point de la confession. Les Nestoriens sont syriens du point de vue de la langue, mais pas nécessairement de l'ethnie puisque parmi eux il y a aussi des Iraniens et des Arabes. Mais du point de vue du rite et de la confession, ils ne peuvent être dits syriens. Quand donc nous parlons des Syriens et des écrivains syriens, nous devons préciser dans quel sens nous prenons ce mot et ne pas restreindre ce terme à un groupe déterminé.

Certains ont dénommé les Syriens orthodoxes «syriens occidentaux» et les Nestoriens «syriens orientaux». Mais cette dénomination à base géographique n'est pas toujours adéquate.

*2. Les Orthodoxes.*

Ce terme d'origine grecque désigne la rectitude de la foi. Mais les différents partis se considèrent tous comme ayant raison. Et si on lit dans un auteur ancien ce qui advint aux Orthodoxes, on ne peut savoir de quel groupe il s'agit, si l'on ne connaît pas de quelle confession est l'auteur. C'est pourquoi le terme «syriens *orthodoxes*» n'était pas utilisé chez les auteurs non engagés dans la polémique à cause de son ambiguïté. Et pour les auteurs musulmans, aucun chrétien n'est orthodoxe.

*3. Les Jacobites.*

Ce nom est en référence à Jacques Baradée. C'est le nom sous lequel les Arabes désignaient les Syriens opposés au Concile de Chalcédoine et qui reconnaissaient une seule nature composée dans le Christ. Jacques Baradée n'est pas le fondateur de l'Eglise dite nestorienne. Mais elle doit à Jacques Baradée sa réorganisation et sa permanence comme groupe distinct de l'Eglise officielle dans l'Empire byzantin.

L'appellation de «jacobite» est un terme conventionnel

d'utilisation facile, qui évite quand on écrit l'histoire ce qu'il y a d'équivoque dans l'appellation de «syrien orthodoxe». Les fidèles de cette Eglise ne trouvent pas d'inconvénient à appliquer ce terme à leur groupe, tels Abou Raïta et Bar Hébreus, et il n'y a rien de péjoratif dans ce surnom, comme celui de melkite et de maronite.

*4. Les Monophysites ou partisans de l'unique nature.*

Les historiens byzantins et latins appellent ainsi les Syriens, les Coptes et les Arméniens qui refusèrent le Concile de Chalcédoine. Ce terme inclut une certaine ambiguïté car il ne distingue pas suffisamment la christologie de ces Eglises des erreurs d'Eutychès. En effet, bien qu'elles parlent de l'unique nature du Christ incarné, ces Eglises reconnaissent que le Christ est Dieu parfait et Homme parfait. Il est «de deux natures» bien qu'il ne soit pas «en deux natures». On dénomme aussi ces Eglises, Eglises non chalcédoniennes ou pré-chalcédoniennes, ou simplement les anciennes Eglises orientales. L'Eglise *Monophysite* de Syrie s'appelle elle-même officiellement l'Eglise syrienne orthodoxe.

**B. Les noms du groupe partisan du Concile de Chalcédoine.**

Ils s'appellent eux-mêmes la commaunauté chalcédonienne جماعة الخلقيدونية ou l'orthodoxie chalcédonienne الإرثوذكسية الخلقيدونية pour se distinguer de l'autre groupe, bien que ce ne soit pas le Concile qui leur ait donné l'existence.

Leurs adversaires les surnommèrent «melkites» (de «melek»: roi), ou partisans du Basileus byzantin. Cette appellation n'est pas adéquate car la formule définie à Chalcédoine est le texte amené par les légats du pape saint Léon et approuvé par tous les grands Sièges, sauf Alexandrie. L'empereur byzantin fut un pur exécuteur du décret conciliaire



considéré comme loi d'Etat en raison du lien intime entre l'Eglise et l'Empire à l'époque byzantine. Il y eut par la suite des empereurs qui refusèrent leur appui au Concile et favorisèrent ses adversaires, tels Zénon et Anastase. Est-ce que les «Syriens orthodoxes» étaient alors «melkites» pour autant? Malgré cela, le terme de «melkite» prévalut chez les Arabes pour désigner les Chalcédoniens de Syrie, de Palestine et d'Egypte. Et ceux-ci l'acceptèrent sans rancoeur. Mais par la suite, les «Grecs orthodoxes» (sous l'influence hellène?) l'abandonnèrent. Il reste d'usage dans l'«Eglise grecque-catholique».

Leur appellation de «Roum» (romain byzantin) est récente et n'était pas d'usage au temps de l'Empire arabe. Elle laisse insinuer que les Melkites sont des byzantins infiltrés en Syrie alors qu'ils sont des Syriens autochtones et de même langue et ethnie que les opposants au Concile. Cependant les Melkites étaient en communion avec les Eglises de Constantinople et de Rome, bien que leur rite ait été au début propre à eux. Mais ils se rapprochèrent du rite byzantin durant l'occupation byzantine d'Antioche et du Nord-Ouest de la Syrie qui dura de 969 à 1084, et durant l'occupation croisée d'Antioche qui obligea les patriarches melkites à résider à Constantinople.

Après la conquête ottomane de la Syrie en 1516, les Ottomans reconnurent l'hégémonie du patriarche oecuménique sur les patriarches melkites d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, car il fut considéré responsable devant le gouvernement de tous les chrétiens de même confession, comme les non-chalcédoniens, dans leur ensemble, furent soumis civilement au patriarche arménien qu'ils établirent à Constantinople. Les Melkites furent alors considérés comme «Roum», terme que les Occidentaux traduisirent d'une façon inexacte par «grec». Ils avaient fini par s'aligner sur le rite et le droit byzantin et beaucoup d'éléments hellènes, notamment des îles, servirent dans les rangs des patriarcats melkites. Alexandrie et Jérusalem et pour quelque temps Antioche, dans sa branche orthodoxe, furent dominés par des éléments hellènes.

Dans le Moyen-Age arabe, certains auteurs, tels Abou Raïta, divisent les Melkites en «Maximites» et en «Maronites». Les Maximites sont les Melkites fidèles au 6ème Concile oecuménique et à la doctrine des deux volontés dans le Christ défendue par saint Maxime le Confesseur. Les Maronites sont donc le parti adverse. Mais la dénomination de Maximite ne prévalut pas. Les Maronites ne sont plus nommés «melkites maronites», mais simplement «maronites». Ils abandonnèrent par la suite leur doctrine christologique particulière et firent l'union avec Rome. Les Melkites tout court sont le groupe originaire resté en communion avec Constantinople et Rome, qui relâcha par la suite ses relations avec Rome, après la rupture survenue entre les deux grands Sièges.

Quand la communauté melkite fut scindée au XVIIIe siècle en deux branches, l'une ayant repris la communion avec Rome, l'autre maintenant la rupture, la première prit le nom de «catholique» pour se distinguer de la seconde qui s'appelait «orthodoxe». Mais la catholicité et l'orthodoxie sont toutes deux des notes de la véritable Eglise. Ce n'est que par convention que l'on restreignit le terme de «catholique» à l'Eglise Romaine et aux Eglises Orientales qui lui sont unies et le terme d'«orthodoxe» aux Eglises Orientales traditionnelles non unies à Rome.

### Lumière et ombres.

Après avoir essayé de délimiter l'identité des diverses branches de l'Eglise antiochienne, pouvons-nous maintenant porter quelque jugement de valeur à leur égard?

Il n'y a pas lieu de discuter pour savoir quelle communauté est légitime et l'héritière véritable de l'Eglise d'Antioche primitive. Il n'y a pas lieu de se demander quelle communauté s'est détachée de l'autre. Nous ne disons pas cela parce que nous sommes dans une position de faiblesse, mais parce qu'une telle



discussion mènerait à de vastes ramifications canoniques et historiques. Et finalement, elle ne serait d'aucune utilité parce qu'il y a un nouvel état de fait qui s'est créé, et en dernier lieu, la légitimité repose sur l'orthodoxie qui est le cœur du problème.

Nous sommes tous héritiers de l'Eglise d'Antioche primitive et nous avons conservé certaines de ses valeurs en en négligeant d'autres. Chacun de nous doit examiner ce qu'il possède et ce qui lui manque. Et surtout, nous devons découvrir les valeurs qui sont chez les autres, et les fautes qui sont chez nous. Dans cette perspective, nous essayerons d'apprécier chacune des branches du point de vue de l'authenticité antiochienne, de la rectitude de la foi et de l'intercommunion ecclésiastique.

*Les Melkites.*

Les Melkites ne sont pas moins authentiquement antiochiens que leurs frères Syriens. Ils sont de même race qu'eux et s'ils ont abandonné l'usage liturgique du syriaque, c'est seulement quand le peuple ne le comprenait plus. Le rite byzantin qu'ils ont fini par adopter n'est pas un rite étranger à eux, car il est d'origine antiochienne. Saint Jean Chrysostome était antiochien, les plus illustres poètes et écrivains qui ont contribué à la formation du rite byzantin sont de Syrie, tels Romain le Mélode, originaire d'Emèse, saint Sophrone de Jérusalem, saint André de Crète, saint Jean Damascène, Cosmas de Maïouma et Théophane. Le rite byzantin est un rite syrien qui a acquis du lustre à la capitale. L'adoption du rite byzantin ne leur a donc pas fait perdre leur authenticité antiochienne et n'en a pas fait des étrangers.

Mais ils auraient pu conserver davantage les particularismes antiochiens, leur calendrier, leur droit et leur patrimoine propre. Les Russes, issus pourtant de Byzance, pratiquent le rite byzantin avec plus de personnalité (musique, art architectural, calendrier).

Les Melkites ont maintenu la foi des premiers Conciles et la tradition des Pères, surtout grecs (écrivant en grec, mais dont plusieurs sont de souche syrienne). Ils ont des liens étroits avec les autres Eglises byzantines.

*Les Syriens orthodoxes.*

L'Eglise syrienne orthodoxe a été plus fidèle que les autres aux traditions et aux rites de l'Antioche primitive comme à la littérature syriaque. Mais on peut lui reprocher son isolement par la suite et son boycottage de la culture gréco-syrienne et son ralliement à la christologie alexandrine au détriment de la christologie antiochienne.

La foi de l'Eglise syrienne orthodoxe est celle des trois premiers Conciles oecuméniques. En ce qui concerne le mystère de l'Incarnation, sa foi ne diffère pas substantiellement de la foi de l'Eglise chalcédonienne,comme l'attestent les deux déclarations émises par Shnouda, patriarche des Coptes et Yacoub III, patriarche des Syriens à la fin de leur visite à Paul VI. Pourquoi dès lors, cette opposition violente à Chalcédoine qui est un Concile oecuménique convoqué canoniquement, réunissant le plus grand nombre d'évêques de tous les anciens conciles et où les décisions furent prises canoniquement avec la majorité absolue? Et la définition de Chalcédoine est une réussite de précision, de clarté et d'équilibre. Nous ne jugeons pas les anciens, mais il me semble que les raisons culturelles, personnelles et nationales qui ont été à l'origine de l'opposition, n'ont plus cours. Et rien n'empêche plus l'Eglise syrienne comme l'Eglise copte de reconnaître ce Concile que vénèrent l'immense majorité des chrétiens. Par là, elle ne renierait ni son orthodoxie ni son syriacisme, mais elle fermerait une page douloureuse de l'histoire de l'Eglise et reviendrait à l'authenticité théologique d'Antioche.

*Les Catholiques.*



Ils est regrettable que le mouvement de rapprochement avec Rome à l'époque moderne ait conduit à une nouvelle division à l'intérieur de l'Eglise d'Antioche. Ceux qui ont été à la tête du mouvement d'union à Rome furent des patriarches et des évêques légitimes très vénérables. Ils n'entendaient pas se séparer du reste de leurs communautés et pensaient que l'union serait globale et selon les normes établies au Concile de Florence en 1439. Mais les éléments hostiles à la reprise des relations canoniques avec Rome les repoussèrent de leur communion. Les anciennes communautés orientales se trouvèrent dès lors scindées chacune en deux. Sans cette opposition des groupes conservateurs, la reprise de l'unité avec Rome aurait été totale et sans nouvelles scissions. Mais il faut avouer que les opinions n'étaient pas unanimes en ce qui concernait la nature des relations qui devaient être établies entre l'Orient et Rome, ainsi que la nature de la primauté de l'Eglise romaine au sein de l'Eglise universelle. C'est pourquoi nous comprenons très bien cette opposition.

Ceux qui ont repris l'unité avec Rome étaient sincères et n'attendaient aucun gain matériel ou politique, mais au contraire, ils subirent les pires vexations et tracasseries et dépensèrent des sommes énormes pour maintenir leurs libertés. De plus, les représentants des puissances occidentales dans l'Empire ottoman étaient incapables de les défendre.

Les groupes qui reprirent leur communion avec Rome perdirent une grande partie de leur autonomie. Par contre, ils gagnèrent beaucoup du point de vue culturel et spirituel du fait de leurs relations avec Rome et l'Occident. Les Eglises Orientales en communion avec le siège de Pierre ne se sont pas désistées de leur patrimoine et de leurs traditions orientales. Elles n'ont refusé de leur passé que le refus de Rome. Par là, elles se sont détachées de leur passé proche pour renouer avec la période plus ancienne où les Eglises étaient en communion entre elles sous la prééminence de «celle qui préside dans la charité», l'Eglise de Rome.

Les Eglises orientales catholiques ont subi peut-être des pressions et des essais d'absorption par suite de leur faiblesse et de la mentalité qui prévalait parfois dans les cercles occidentaux. Mais par le dialogue, on peut cependant remédier à ces inconvénients et établir des relations saines et acceptables entre les Eglises Orientales et le Siège romain, relations qui tiennent compte de la sauvegarde du patrimoine oriental authentique et des exigences de l'unité, en conformité avec les décisions du Concile Vatican II.

**Vers l'unité.**

Nous commençons à ressentir avec acuité la douleur de nos divisions.

Ce qui nous réunit est beaucoup plus que ce qui nous divise. Nous professons tous substantiellement la même foi en ce qui concerne les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Nous pratiquons les mêmes sacrements, et nous prenons conscience que nos divergences n'ont pas le volume que nous pensions et que nous les avions abordées anciennement avec des méthodes stériles.

Nous prenons conscience que nos divisions sont un obstacle à la pureté de notre mission et risquent de saper notre existence même.

Nous devons reprendre un dialogue nouveau avec les grandes Eglises, notamment en ce qui concerne le Concile de Chalcédoine et la nature des relations à établir avec le premier Siège, Rome.

Il ne nous est pas demandé de prendre en faute nos Eglises, mais de dépasser parfois leurs positions. L'Eglise est toujours en croissance. Cette croissance ne se réalise pas toujours avec le même rythme dans les diverses régions de l'Eglise. C'est pourquoi il y eut des fissures. Ce qui nous est demandé



aujourd'hui, c'est de comprendre les autres, d'oublier les rancœurs anciennes qui n'ont plus cours et de changer nos mentalités. C'est la charité qui ouvre à la fois les cœurs et les esprits. Avec la charité, il faut aussi l'abnégation et l'oubli de soi. Il faut la sainteté et l'œuvre de l'Esprit.

En plus de ce dialogue avec les grandes Eglises, nous devons exercer un effort sérieux sur le plan intérieur pour refaire l'unité entre les partis en désaccord à l'intérieur de l'Eglise d'Antioche. Certes, le dialogue et la compréhension avec les grandes Eglises rétrécira le fossé qui nous sépare, mais ceci ne nous dispense pas du dialogue et de l'entr'aide nécessaires sur le plan intérieur.

Ce qui nous est demandé en premier lieu, c'est de nous réconcilier et d'oublier les torts du passé.

En second lieu, nous devons sortir de notre isolement et abandonner tout sectarisme et étroitesse d'esprit. Que le patrimoine ancien commun ne soit pas considéré comme particulièrement nôtre. Mais le patrimoine propre à chaque branche doit être considéré comme patrimoine commun de toute la famille antiochienne. Otons les barrières culturelles et rituelles et apprenons à connaître le patrimoine antiochien dans son intégrité, à le mettre en valeur et à le considérer comme un bien commun.

Il nous est demandé en troisième lieu de revenir à notre authenticité. Il y avait au début du Ve siècle quatre sièges principaux dans l'Eglise: Rome, Constantinople, Alexandrie et Antioche. Nous sommes maintenant à l'intérieur du patriarcat d'Antioche, répartis en trois groupes confessionnels, les catholiques, les grecs orthodoxes et les syriens orthodoxes. On peut dire en simplifiant que les catholiques se sont ralliés à Rome par leur organisation ecclésiastique, les grecs orthodoxes à Constantinople par leur liturgie et leur spiritualité, les syriens orthodoxes à Alexandrie par leur christologie. L'étranger parmi nous demeure... le siège d'Antioche. Si nous revenions

tous à notre authenticité antiochienne, peut-être nous retrouverions-nous?

L'authenticité ne signifie pas nous enfermer en nous-mêmes. Nous avons à nous ouvrir aux autres Eglises, à puiser dans leurs richesses et rester avec cela ce que nous sommes dans l'unité et l'intercommunion.

Il y a encore une dernière remarque: la tradition antiochienne a conflué dans le monde arabe. Antioche est devenue Damas. Le monde arabe est l'héritier actuel du monde sémite.

Le siège d'Antioche, malgré les cinq patriarches qui s'y rattachent, est en quelque sorte vacant et attend qui prendra sa direction. Nous ne sommes plus des syriaques et des grecs ou autres. Nous n'avons d'ailleurs jamais été simplement des syriaques ou des grecs. Notre authenticité antiochienne nous demande, sans renier notre passé et notre patrimoine culturel, d'être présents à ce monde arabe dont nous sommes et où nous vivons, de parler son langage, et d'être témoins de l'Evangile dans ce nouveau milieu culturel. Mais la vocation d'Antioche reste d'être à la fois enracinée dans le monde sémite et asiatique et ouverte à la Méditerranée et à l'Occident. Les chrétiens arabes du patriarcat d'Antioche doivent à la fois être les témoins de l'Evangile et de l'ouverture à tout ce qui est humain.

La fidélité à l'Evangile et à l'arabisme ainsi que l'ouverture aux autres Eglises est ce qui nous sauvera de l'aliénation et de la faiblesse où nous sommes arrivés. C'est ce qui nous fera retrouver notre unité, notre gloire et notre rôle apostolique dans cette région où nous a placés le Seigneur.

## VII

## REFLEXIONS A PROPOS DU PROJET DE REUNION, PAR ETAPES, DES DEUX COMMUNAUTES: CATHOLIQUE ET ORTHODOXE, DU PATRIARCAT MELKITE D'ANTIOCHE